

**Andrée A. Michaud**  
**TEMPÊTES**  
**Montréal, Québec Amérique, 2019, 360 p.**

Hans-Jürgen Greif  
Université Laval

« L'homme était là, debout derrière la maison, qui m'épiait depuis trois jours, ou peut-être n'était-ce qu'une ombre, un arbre figé dans la tempête auquel mon épuisement donnait forme humaine. »

Ainsi s'ouvre « Blizzard », la première partie du nouveau roman d'Andrée A. Michaud. Dans cette phrase sont jetées les balises des événements auxquels l'autrice nous a habitués : le mystère, le non-dit, la peur de l'Autre, l'appréhension devant l'inconnu, la profonde angoisse de l'humain face à la Nature, l'horreur de la mort qui s'annonce par des signes que sa victime ne comprend qu'à la dernière seconde.

Marie Saintonge a hérité du chalet que lui a légué son oncle Adrien qui se serait jeté du haut de la falaise du Massif bleu, appelé aussi « Cold Mountain », qualifiée par Marie de « veuve, une stèle érodée par des millénaires de deuil ». Quand la jeune femme entre dans un casse-croûte, elle aperçoit un vieil homme de dos, qui fait tinter une cuiller contre sa tasse de café, un tintement par cinq secondes, sonnante le glas d'une vie que la montagne et la mort n'ont pas encore choisie mais qu'elles vont reprendre dans quelques jours. Marie est arrivée à la mi-mars, à temps pour la dernière grosse tempête, « sur un coup de tête ». Elle ignore encore que cette impulsion sera la cause de sa descente aux enfers et de l'anéantissement de tout ce qu'elle a connu dans sa vie passée.

Le parallèle entre l'œuvre de Kafka et celle d'A. Michaud s'impose : chez les deux auteurs, un accident, un glissement ou une distraction pendant une fraction de

seconde suffisent pour changer le cours d'une vie jusque-là paisible, voire monotone, contre une nouvelle existence, contraire à la précédente. La dernière fois que Marie a rencontré son oncle, celui-ci lui avait dit : « Tu verras, on s'habitue à tout, même à l'horreur. » Trois jours plus tard, il meurt. Depuis, la narratrice se demande pourquoi il s'est suicidé. Mais l'intellect ne peut plus entrer dans le jeu s'il a été anéanti par une série d'incidents incompréhensibles, d'une étrangeté telle que tous les repères familiers se perdent. Ici, la tempête fait rage. Mais ce n'est pas une de ces tempêtes que l'on connaît au Québec. Il s'agit plutôt de l'une de ces tempêtes qui rejettent l'individu à l'état d'être primitif qui poursuit un seul but, survivre, même au prix de sacrifier celui qui cherche de l'aide, perçu comme une menace mortifère. La vie de Marie bascule au moment où un homme frappe à sa porte. Elle laisse entrer le visiteur, en qui elle croit reconnaître l'homme à la cuiller du snack-bar qui ne lui dit que son nom, Franck, et la quitte pour revenir plus tard. Au même moment, l'électricité manque, le téléphone et le portable sont hors service. Après une nuit où les hallucinations se suivent, Marie retrouve Franck pendu dans la chambre de l'oncle Adrien. Dans son délire, elle confond, au terme de la tempête, le conducteur de la déneigeuse, venu la libérer de son isolement, avec l'homme de pierre ou de bois qui la guette depuis son arrivée à l'orée de la forêt, et elle l'abat. Épuisée physiquement et mentalement par ce qu'elle vient de vivre, elle s'enfuit dans la forêt, pour aller par la suite se « fondre aux nuages qui embrum[ent] la falaise du Loup ».

Ce qui me séduit dans cette première partie du roman n'est pas tant le parcours de Marie Saintonge, mais la manière avec laquelle l'auteur amène le personnage vers la mort, une répétition du suicide (jamais prouvé) de l'oncle, le saut du haut de la falaise. Marie n'a pas peur de mourir, mais elle tente de fuir ce qui annonce sa fin. Par sa décision de s'installer à la fin de l'hiver sur le flanc peu fréquenté du Massif bleu, son sort est réglé à l'avance, dans une séquence événementielle parfaitement logique et conséquente.

On sait depuis longtemps que la terreur, éprouvée par tout être qui sent sa mort imminente, constitue la phase la plus éprouvante de son existence. Au risque de me répéter, ce n'est pas le spectre de la Faucheuse qui est la cause de la destruction psychique de l'individu, mais les circonstances qui la préparent. Pour rendre ces dernières valables et convaincantes, le vocabulaire utilisé par la romancière doit être parfaitement adapté aux différents stades de l'égaré de l'esprit. Ainsi, la première partie du roman s'apparente aux textes d'auteurs connus pour leur perception pessimiste de l'être humain, comme Stephen King, Cormac McCarthy, Vassili Grossman, Walter M. Miller, Justin Cronin... Dans une situation comme celle de Marie, l'écrivain doit éviter toute forme de maniérisme. Ce qui pousse l'autrice à des prouesses stylistiques, puisque la terminologie dans les champs de l'angoisse et de la folie n'est pas inépuisable. Elle est encore moins généreuse quand il s'agit d'une tempête de neige. Le but visé par la narration est évidemment l'évocation d'un maelström, censé relâcher le lecteur au point critique de la descente du personnage romanesque, englouti par le trou noir.

« Orages », la deuxième partie du livre, nous plonge dans ce qui pourrait être une idylle champêtre sur l'autre versant du Massif bleu, dont le décor se révèle rapidement trompeur. Ric Dubois, paravent et porte-identité de l'écrivain à succès Chris Julian, vient de trouver le cadavre de son employeur (qui le payait généreusement pour son rôle), flottant dans sa piscine. En examinant les papiers de Julian, Ric tombe sur le manuscrit d'un roman d'horreur inachevé dans lequel il est question d'événements inexplicables qui se déroulent au camping des Chutes rouges, situé sur l'autre versant du Massif. Dans ses notes, Julian avait qualifié l'endroit d'« enfer », d'où il continue, au-delà de sa mort, « à tirer les ficelles qui [l]'avaient conduit dans cet endroit sordide ». Ric se rend rapidement compte que le massif rocaillieux est habité par quelque chose de maléfique, sans pouvoir l'identifier. La chaleur et l'humidité se font excessives, les orages violents se succèdent au pas de

course, d'ailleurs tous prédits par Julian. Bientôt, en miroir avec le blizzard qui avait immobilisé Marie dans son chalet, les routes menant au camping de la Red River sont bloquées. Le scénario classique du huis clos se répète, il est d'une brutalité différente de celle qu'a connue Marie. Tout en subissant la méfiance, voire les agressions des autres campeurs, Ric se sent obligé de compléter le roman de Julian, dont il retrouve les personnages réels au camping. Charlie McCormick est la première victime. Elle sera assassinée dans une parfaite mise en abyme de la même façon que Betty Duncan, sacrifiée dans le roman de Julian. Charlie ne sera pas la dernière. Mais la mort de ces personnages n'est que ce qui est *visible*. C'est la peur qui sous-tend la dernière œuvre de Julian, une peur viscérale et diffuse devant quelque chose ou quelqu'un qui a poursuivi l'écrivain jusque dans son bureau. C'est ce mystère que Ric s'emploie à élucider tout en traquant le meurtrier, tâche complexe qui le rapproche de Marie (qui refait surface dans un rôle insoupçonné).

Depuis longtemps, Andrée A. Michaud est célèbre pour ses livres que l'on classe trop hâtivement dans la catégorie « policiers », alors qu'en réalité il s'agit de « romans noirs », comme ceux de Michèle Lesbre, James Ellroy, Ruth Rendell ou encore Patrick Süskind, pour qui la question du meurtrier devient secondaire. Autrement dit : l'autrice, qui connaît les failles de l'âme humaine et les sept péchés capitaux sur le bout des doigts, crée *aussi* des intrigues solides et retient, en fine observatrice du comportement humain au quotidien, des manies, des tics, des locutions qui resituent immédiatement le personnage dans son contexte psychologique, comme l'homme à la cuiller au casse-croûte. Pour elle, la question principale est « pourquoi cet individu a-t-il tué ? », en remplaçant l'habituelle interrogation « qui a commis le crime ? » Au lieu de disséquer l'âme du meurtrier, elle n'en donne que des indices perçus de l'extérieur : au lecteur de tirer lui-même ses conclusions sur les motivations qui se révèlent dans les joutes verbales de Ric, souvent crues, directes, parsemées de jurons, par sa forte consommation d'alcool

(*idem* pour Marie Saintonge qui, dans son long récit, utilise une langue très différente et plutôt châtiée en comparaison avec celle de Ric).

Dans la première comme dans la deuxième partie de ce roman, la mort tient une place centrale. Je ne parle pas de l'assassinat, mais de ce qui précède, la peur de la victime terrifiée. Celle-ci sait que sa fin est décidée, elle a beau fuir les lieux, mais elle demeure incapable de semer son adversaire sans visage. Se dire que, dans sa folie, elle crée elle-même ses peurs, n'est qu'un exutoire temporaire. L'autre l'attend patiemment, à l'orée de la forêt, outil obéissant de la Camarde.

*Tempêtes* fait partie des romans les plus énigmatiques, les plus troublants d'Andrée A. Michaud. Il en résulte une lecture dérangeante. Mais les bons romans, faut-il le souligner, sont créés pour nous inquiéter et nous faire réfléchir.